

LES MÉMOIRES D'UNE ORPHELINE PAR MARIE ROUSSEL.

XVI
(Suite et fin)

Les premiers accords de l'orgue me firent tressaillir, je regardai timidement en étouffant mes sanglots, et je pouvais un soupir douloureux en reconnaissant Rosetta Deloini, rayonnante de joie et de beauté, et le docteur Marinolini, heureux d'épouser celle qu'il avait longtemps aimée, sans oser le lui confier.

Mes idées devenaient confuses. Des pensées incohérentes m'assaillaient. J'étais anéanti.

Je n'ignorais pas l'amour du docteur Marinolini pour Rosetta; sa beauté et sa distinction lui avaient inspiré, en la voyant, la plus grande admiration. Je savais que le bonheur de Rosetta était dans cette union, mais je souffrais de n'être pas même comme l'indifférent, qui était convié à cette cérémonie qui unissait à jamais ces deux existences.

Je regrettais de ne pas pouvoir nuir mes prières à celles de ces deux âmes confondues dans une seule pensée.

Rosetta ignorait ma présence dans cette église, elle était tout au bonheur d'être la compagne aimée du docteur Marinolini.

Je me tenais pour contempler Rosetta, mon âme était enfiévrée par mon affection pour elle et je n'avais que le désir de me jeter dans ses bras, de le contraindre de penser à moi, au milieu même de sa joie. Ce désir ne fut que passager et me plongea dans la plus grande tristesse.

Je désespérais d'entendre la voix de Rosetta; la foule, réunie devant le portique de l'église, regardait avec admiration ce couple heureux que les coursiers fougueux allaient emmener loin de Madrid. Je cherchais à voir Rosetta pour la dernière fois, quand j'entendis un faible cri, qui me paraissait une note discordante dans ce concert de joies et de félicités terrestres. Un murmure, puis mon nom fut prononcé par une voix qui ne m'était pas inconnue.

Je restais immobile.....

La foule se dispersait galement, et j'entendis de nouveau: Vénézia! Vénézia! et aussitôt une main pressa la mienne; ce n'était plus un rêve créé par mon imagination exaltée par la douleur. Rosetta m'avait aperçu sur le seuil de l'église, et une inconnue m'entraîna près d'elle: elle voulait me faire participer à sa joie. Je dus m'asseoir près de sa mère, cette place vide dans la voiture était la mienne.

Rosetta, émue, disait en souriant:

— Le vrai bonheur est d'être au milieu de tous ceux qu'on aime.

Elle me parlait de ma chaumière: elle n'avait pas oublié ce temps heureux; en se souvenant de Juanita, une larme mouilla ses beaux yeux. Le docteur Marinolini, jaloux de cette tristesse, attendait avec anxiété ce sourire de Rosetta qui disparaissait bientôt ce chagrin qui n'était que passager.

J'étais heureuse d'avoir retrouvé Rosetta, mais l'image de Zagaritta m'apparaissait sans cesse et elle m'arrachait un soupir. J'aurais voulu vivre dans le château Marinolini, mais j'entendais un cri lointain et il me semblait que Doreška me reprochait mon abandon.

La joie est un rêve qui passe rapidement, et il s'efface avec l'aube. Je pressais Rosetta convulsivement, et cet adieu avait sacré nos âmes; et nos pensées incohérentes étaient autant de projets que le temps devait anéantir, car sur mes lèvres

dormaient l'aveu qui devait nous séparer à jamais.

Un soleil radieux m'apparaissait derrière une haute montagne. Je ne devais plus revoir une autre aurore en Espagne. Le soir, je quittais ce beau pays, en regrettant de n'être pas libre de vivre dans la pittoresque campagne, dans le kiosque caché dans le feuillage des grands arbres qui embellissent le château de Rosetta.

XVII

Le regret agrémente la vie de souvenirs, aussi, en retournant dans ma chaumière, je pensais à ces heures écoulées auprès de Rosetta. J'étais souvent triste en me rappelant celle que j'avais quittée à jamais. Le sourire de Zagaritta ne pouvait plus m'égayer quand elle jouait sur le gazon; ses cris d'allégresse me faisaient verser des larmes.

Je m'aperçus aussi que Doreška était taciturne. Un aveu était suspendu à ses lèvres; quand elle allait me le révéler, elle hésitait..... Une grande inquiétude l'absorbait entièrement, elle semblait être dominée par le doute de voir se réaliser sa plus chère espérance.

J'ignorais que Doreška attendait de moi le bonheur..... Cependant, je l'encourageais de mon regard bienveillant. Je lui souriais et, malgré ma tendresse, elle ne semblait posséder qu'un léger espoir qui s'enfuyait avec la nuit. Sa souffrance se peignait sur son visage pâli par les insomnies. Je résolus donc de hâter cet aveu et dans un court entretien, j'appris de Doreška qu'elle attendait mon consentement pour unir sa vie à celle de l'époux qu'elle avait choisi. Doreška n'était plus pauvre: elle possédait une chaumière, embellie d'un petit verger, d'un grand jardin, et elle pouvait choisir celui qui devait la protéger contre les dangers de la vie.

J'étais heureuse de contribuer au bonheur de Doreška qui ne se fit pas longtemps attendre.

Une belle matinée d'automne..... Le petit village était en fête, la chapelle était illuminée, les tintement des cloches, qui annonçaient l'heure du recueillement, fit palpiter le cœur de Doreška, elle pria un instant et regarda avec admiration Rodolpho, celui qu'elle avait choisi pour la guider dans les sentiers de la vie.

Nous nous dirigeâmes silencieusement à l'église. Pendant que le vénérable prêtre bénissait ces deux cœurs, faits pour s'aimer, je consacrais mon âme à Dieu.....

Doreška et Rodolpho, heureux dans leur modeste chaumière, m'entouraient de soins; ils disputaient à Zagaritta une part dans mon affection, ne pensant pas que nous allions être à jamais séparées. Mon désir de m'enfermer dans un cloître leur arrachait des sanglots, et Doreška, voulant me fléchir, me suppliait de ne pas lui enlever Zagaritta, sachant que cette enfant devait vivre sous mon regard bienveillant.

Je regarde le cloître, dans cet isolement je vais ensevelir ma vue. Cette dernière page de mes mémoires est aussi un récit douloureux; les ombres de celles que j'ai aimées m'apparaissent; ma chaumière est une tombe où sont ensevelies mes plus chers souvenirs; les regrets de Doreška et de Rodolpho m'attristent et je presse Zagaritta contre mon cœur qui pleure en voyant ces grands murs froids, où meurent tous les bruits mondains. Zagaritta franchira le seuil de ce cloître, un jour, elle sera libre d'aimer et d'être aimée, mais Vénézia ne le franchira jamais.

.....

L'aurore radieuse m'apparaît, je m'enfouis dans ce couvent où j'aimerais Zagaritta, en priant l'Éternel. FIN.